

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 35

Artikel: L'épouffârè
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185326>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à la poussière. Les mondes voguent dans l'espace en s'illuminant des rayonnements et des sourires d'une vie sans cesse renouvelée.

De siècle en siècle, les êtres vivants sont remplacés par d'autres êtres, et, sur les continents comme dans les mers, si la vie rayonne toujours, ce ne sont point les mêmes cœurs qui battent, ce ne sont point les mêmes yeux qui sourient. La mort couche successivement dans la tombe les hommes et les choses, et, sur nos cendres comme sur la ruine des empires, la flamme de la vie brille toujours. La Terre donne à l'homme ses fruits, ses troupeaux, ses trésors ; la vie circule, et le printemps revient toujours. On croirait presque que notre propre existence, si faible et si passagère, n'est qu'une partie constitutive de la longue existence de la planète, comme les feuilles annuelles d'un arbre séculaire, et que, semblables aux mousses et aux moisissures, nous ne végétons un instant à la surface de ce globe que pour servir aux procédés d'une immense vie planétaire que nous ne comprenons pas. (C. FLAMMARION, *astron. popul.*)

Les vieilles filles. — M. André Theuriet a tracé quelque part ce spirituel portrait de la vieille fille : « Trop pauvre pour choisir le mari qu'elle eût aimé et trop fière pour épouser le premier venu, elle avait refoulé en elle toutes les effervescences de sa nature aimante et expansive, et elle s'était énergiquement cloîtrée dans une morne et silencieuse solitude. — Ces vieilles filles qu'on ridiculise, on devrait les admirer à genoux, quand on songe aux souffrances de leur réclusion volontaire. Elles ont été jeunes, tendres, inflammables comme les autres, et elles ont vu leurs amies s'éloigner successivement avec un mari au bras. Quand le mariage de la dernière a été célébré, elles sont tristement revenues seules de l'église à leur maison muette, et il a fallu se résigner, en pleine jeunesse, en pleine sève. Le sang vif et précipité a eu beau gronder dans leur cœur comme dans un réservoir trop plein et muré ; elles l'ont fait taire. Pour arrêter l'élan des fleurs de tendresse qui auraient voulu s'épanouir au dehors, la religion, le devoir, l'honneur étaient là : autant de grilles austères, festonnées de liserons qui ne demandaient qu'à fleurir, et qui ne fleuriront pas. Quelle douloureuse lutte intime ! Et quand chaque printemps revenait, quelle amère raillerie, quelles terribles tentations, quels troubles secrets ! Ainsi les années se sont amassées sur elles, automne sur automne, hiver sur hiver, jusqu'au jour où les cheveux blancs sont venus amenant avec eux un froid apaisement. Beaucoup de ces Niobés de la virginité ne savent pas, il est vrai, se résigner, et tournent à l'aigre dans leur saison mûre ; mais celles qui, dans cette cruelle épreuve, ont pu garder intacte leur tendresse comprimée, celles-là sont admirables. Elles atteignent la vieillesse comme ces arbres, riches de sève sous leur rude écorce, qui donnent après de longues années leurs fruits les plus savoureux et les plus parfumés. »

L'épouffarè

On lulu à mâiti novieint et biellio qu'on diablo, étâi franc, po cein que se l'avâi du teri avoué on fusi, l'arâi meri tot dè travai et l'arâi fotu bas sè camerâdo na pas fiairè contrè la ciba. Noutron coo n'avâi don pas fauta d'allâ ni âi rasseimbiémeints, ni âi z'avant-rihuvès, ni âi rihuvès et n'avâi jamé vu onna musica militère. Ne saillessâi diéro dè l'hotô et viquessâi tot parâi coumeint ou ben'hirâo.

On dzo que sè trovavè pè Etsalleins on dzo dè

granta rihuva, lâi avâi quie la musica militère, coumeint dè justo ; mâ n'étâi pequa ellia dâi z'autro iadzo iô y'avâi la serpeint, lo toutou ein fâo et dou moulo et demi dè clérinettès ; Georges Gàodâ, qu'étâi lo cheffe, avâi cein reimpliâci pè dè la trompèteri et onna forta bombardounéri, que cein fasâi on brelan qu'on oïessâi du Velâ-lo-Terriâo, et pi y'avâi tota 'na reintse d'épouffarès, vo sédè, dè clliao musiquès que faut einfatâ et dèseinfatâ. Coumeint l'ètion quie à djuî 'na mouferine, noutron biellio qu'étâi decoutè ein ve ion qu'avâi on épouffarè, que lo gaillâ vegnâi rodzo coumeint on pavot et qu'avâi dâi djoutès coumeint dâi tiudrès ti lè iadzo que dèseinfatavè. L'est veré que tortelhivè cein âo tot fin, kâ diont que l'avâi dza usâ trâi z'embouchurès tant qu'âo mandzo dâo tant que pétavè sé notès dein se n'instrumeint.

Adon noutron coo que lo vouâtivè, qu'étâi tot bouneinfant et gaillâ portâ po fèrè servico, sè peinsâ que l'autro tatsivè d'aveintâ lo bet dè se n'épouffarè, que l'avâi bio lo reinfatâ po s'eimbriyi et rrâo ! bussâ lo bré po l'accoulhi frou, et que nè poivè pas. L'atteind que l'aussont fini, et quand l'eurent botsi s'approutsè dâo joueu et lâi fâ :

— Ditès-vâi l'ami, bailli-mè pi cein !

L'autro lo lâi baillè sein savâi que l'ein volliavè fèrè, et quand l'a, pousè cé sacré bet que ne poivè pas frou, que bas, met lo pi dèssus, trevougne l'épouffarè ein amont, que cein soo asse châ que 'na lettra qu'on met à la pousta, et quand l'a lè dou bocons, le rebailè âo musicien ein lâi desein :

— Ora, teni !

Le cri-cri

III

Seule peut-être dans tout le village, la mère Valdreau ne partageait pas l'allégresse générale. Une heure après le départ de M. Bertillon, on aurait pu la voir encore toute songeuse, assise à la petite table de sa cuisine, devant la desserte du déjeuner de son hôte, à laquelle elle n'avait pas eu le courage de toucher. Pour la tirer de son affaissement, il ne fallut rien moins que la vue du barbier Pipeau, qui passait à grands pas, presque en courant. Comme nous l'avons dit, c'était une autorité dans le village que le barbier, et la veuve eut l'idée de l'appeler pour lui demander conseil.

En un pareil moment, Pipeau aurait eu certainement le droit de faire la sourde oreille : depuis cinq heures du matin, il avait promené ses rasoirs sur une cinquantaine de visages, et il n'était pas encore arrivé à la moitié de sa besogne. Mais, s'il pouvait légitimement se récuser en se retranchant derrière les nécessités de sa profession, Pipeau avait, d'autre part, sa réputation de novelliste à entretenir. Et c'était une précieuse ressource pour défrayer sa chronique du jour que la mère Valdreau, à qui était échu l'insigne honneur de loger le Parisien de marque dont tout le village s'occupait. Le barbier entra donc sans se faire trop prier, alla déposer par habitude au coin du feu la bouillote pleine d'eau qui ne le quittait jamais, comme s'il était venu pour raser la veuve, et se mit en devoir d'écouter patiemment les doléances de la bonne femme.

— Hum ! hum ! fit-il quand elle eût achevé d'exposer son cas, voilà qui est embarrassant, mère Valdreau. (En disant ces mots, il allongea son bras en arc de cercle, et promena de haut en bas ses cinq doigts écartés dans son épaisse chevelure, exactement comme il eût promené l'étrille sur le poil du cheval du percepteur.) Bien embarrassant, répéta-t-il. D'un côté, si vous ne débarrassez pas M. Bertillon de ce cri-